

XIV

J'ai parlé, dans le chapitre précédent, des religions positives, seulement en tant qu'elles se forment en églises, et sont en outre spécialement privilégiées par l'État, sous le nom de religions d'État. Mais il y a, cher lecteur, une certaine dialectique dévote, qui te démontrera de la manière la plus rigoureuse que l'adversaire d'une semblable religion d'État est aussi ennemi de la religion et de l'État, ennemi de Dieu et du roi, ou, pour parler suivant la formule consacrée, ennemi de l'autel et du trône. Mais je te dis, moi, que c'est un mensonge. J'honore l'idée sainte de chaque religion, et me soumets aux exigences de l'État. Encore que je n'aie pas de vénération particulière pour l'anthropomorphisme judaïco-chrétien, je crois pourtant à la toute puissance de Dieu; et quand les rois sont assez fous pour résister à l'esprit du peuple, ou assez petits pour chagriner ses organes par des intrigues et par des persécutions, je demeure cependant, par suite de ma profonde convic-

tion, partisan du principe monarchique. Je ne hais point le trône, mais je hais ces insectes de vieille naissance qui ont fait leurs nids dans les crevasses de la chaise couverte de velours rouge. Je ne hais point l'autel, mais je hais les serpents qui se cachent sous ses vénérables ruines, reptiles rusés qui savent sourire comme des fleurs innocentes, pendant qu'ils lancent secrètement leur poison dans le calice de la vie : leurs tendres paroles rappellent le vieux vers :

Mel in ore, verba lactis,
Fel in corde, fraus in factis.

C'est par cela même que je suis ami de l'État et de la religion, que je hais ce monstre qu'on nomme religion d'État, créature dérisoire, née du concubinage du pouvoir temporel et de la puissance spirituelle, mulet engendré par le coursier de l'antechrist et par l'ânesse du Sauveur. Sans les religions d'État, ces privilèges d'un dogme et d'un culte, l'Allemagne serait une et forte, et ses fils seraient grands et libres. Mais notre patrie est déchirée par les dissidences religieuses, le peuple est divisé en partis de religions ennemies : des sujets protestants se querellent avec leurs princes catholiques, des catholiques avec leurs princes protestants. Ce n'est partout que soupçon à l'égard d'un crypto-catholicisme ou d'un crypto-protestantisme, partout accusation d'hérésie, espionnage d'opinions, piétisme, mysticisme, délations

des gazettes ecclésiastiques, haine des sectes, maquignonnage religieux, prosélytisme; et pendant que nous nous disputons pour le ciel, nous nous perdons sur cette terre. L'indifférence en matière de religion serait peut-être le seul moyen de nous sauver, et l'affaiblissement de la foi pourrait donner à l'Allemagne une force politique.

Pour l'intérêt de la religion en elle-même, et de son caractère sacré, il est pernicieux qu'elle soit revêtue de privilèges, que ses serviteurs soient dotés par l'État, préférablement à tous autres, et s'engagent, pour conserver cette dotation, à soutenir l'État. De cette façon, une main lave l'autre, l'ecclésiastique lave la temporelle, *et vice versa*; et de tout cela résulte un gâchis qui semble au bon Dieu une folie, et à l'homme une abomination. La religion ne peut tomber plus bas que lorsqu'elle est ainsi élevée au rang de religion d'État; c'est alors comme si son innocence était perdue, et elle s'enorgueillit publiquement, comme une favorite déclarée. Sans doute il lui arrive alors plus d'hommages et d'assurances de respect. Elle célèbre tous les jours de nouvelles victoires, se pavane dans de brillantes processions, et l'on voit même, dans ces marches triomphales, des généraux de Bonaparte la précéder avec des cierges; les esprits les plus fiers prêtent serment à ses étendards; chaque jour sont convertis et baptisés des incrédules... Mais toute cette eau lustrale ne rend pas la soupe plus grasse, et les nouvelles recrues de la religion d'État ressemblent aux

soldats que Falstaff avait enrôlés, ils remplissent l'église. De sacrifices, il n'en est plus question. Semblables à des commis-voyageurs avec leurs cartes d'échantillons, les missionnaires font leur ronde avec leurs petits livres de conversion : il n'y a plus de danger à ce métier, et tout se passe dans les formes mercantiles et économiques.

C'est seulement quand les religions ont à rivaliser avec d'autres, quand elles sont plus persécutées que persécutrices, qu'elles demeurent grandes et respectables. Il y a enthousiasme, sacrifice, martyrs et palmes triomphales. Qu'il était beau, sublime, plein de sainte douceur, le christianisme des premiers siècles, quand il ressemblait encore à son divin fondateur dans l'héroïsme de la souffrance !

C'était encore alors la belle légende d'un Dieu caché sous la forme d'un beau jeune homme, qui s'en allait sous les palmiers de la Palestine, prêchant l'amour entre les hommes, et révélant ces doctrines de liberté et d'égalité que, plus tard, la raison des plus grands penseurs a reconnues aussi pour vraies, et qui, comme évangile français, ont exalté notre époque. A cette religion du Christ, comparez les différents christianismes qui ont été, en divers pays, constitués comme religions d'État ; par exemple, l'église romaine, apostolique et catholique, ou bien encore ce catholicisme, moins la poésie, que nous voyons régner comme *high church* d'Angleterre, ce squelette de foi affreusement décharné

où toute vie riante est éteinte ! Le monopole est funeste aux religions comme aux industries ; elles ne se maintiennent vigoureuses que par la libre concurrence, et elles ne reprendront leur splendeur primitive que lorsque l'égalité politique des cultes, j'allais dire la liberté d'industrie des dieux, sera décrétée.

Les cœurs les plus nobles en Europe ont depuis longtemps proclamé que c'est le seul moyen de sauver la religion d'une ruine totale. Néanmoins, ses serviteurs sacrifieront l'autel plutôt que de perdre la moindre partie des choses qui se sacrifient sur cet autel, de même que la noblesse abandonnerait à une perte certaine le trône et l'auguste personnage assis dessus, plutôt que d'abandonner sincèrement les plus injustes de ses privilèges. Cet intérêt affecté pour le trône et pour l'autel n'est, après tout, qu'une farce jouée devant le peuple ! Quiconque a surpris les secrets du métier, sait que les prêtres respectent beaucoup moins que les laïques le Dieu qu'ils pétrissent, à leur profit et à volonté, de pain et de paroles, et que les nobles vénèrent le roi beaucoup moins que ne le pourrait faire un roturier. On sait aussi que cette royauté même à laquelle ils témoignent tant de respect en public, cette royauté pour laquelle ils demandent tant de respect chez autrui, la plupart d'entre eux la bafouent et la méprisent au fond du cœur. En vérité ils ressemblent à ces gens qui montrent pour de l'argent, dans les foires, au public ébahi, quelque hercule ou géant, ou bien un nain, un sauvage, un aaleur

de feu, ou tout autre homme extraordinairement remarquable, et dont ils exaltent, avec la jactance la plus exagérée, la force, la grandeur, la hardiesse, l'invulnérabilité, ou si c'est un nain, la profonde sagesse. En même temps ils embouchent la trompette et portent une casaque bariolée. Au fond de leur cœur, ces cornacs forains se rient autant de la crédulité du peuple émerveillé que du pauvre hère prôné à outrance auquel une fréquentation de tous les jours a ôté à leurs yeux tout prestige, et dont ils connaissent très-bien toutes les faiblesses et toute l'insipidité de ses trucs et tours d'adresse.

J'ignore si le bon Dieu souffrira longtemps encore que les prêtres le donnent pour un méchant ogre, et gagnent de l'argent à ce métier; mais je sais au moins que je ne m'étonnerais pas de lire un matin, dans le *Correspondant impartial de Hambourg*, que le vieux Dieu d'Israël, Dieu le père, engage un chacun à n'accorder de confiance en son nom à aucun homme, fût-ce son propre fils. Mais je suis convaincu que nous verrons le temps où les rois ne se mettront plus comme des mannequins à la disposition de leurs nobles contempteurs; qu'ils briseront les liens de l'étiquette, s'échapperont de leurs baraques de marbre, et jetteront en colère, loin d'eux, ces oripeaux qui devaient en imposer au peuple, le manteau rouge qui effrayait comme celui d'un bourreau, le cerceau de diamants qu'on leur a tendu sur les oreilles pour les fermer aux voix du peuple, le bâton de bois doré qu'on leur a mis en main comme symbole de la

schlague : enfin, que les rois délivrés deviendront libres comme nous autres, marcheront parmi nous, comme des hommes libres, sentiront comme des hommes libres, se marieront comme des hommes libres, parleront comme des hommes libres, et ce sera l'émancipation des rois.